

SOUVENIRS D'UN LÉPIDOPTÉRISTE AUBOIS

par Jean CHAMPART

C'est une joie, pour un homme de mon âge, de se pencher sur son passé; mais, le plaisir est double s'il ne consiste pas seulement dans une délectation morose et le regret un peu vain des moments qui furent et ne seront plus.

La jeunesse s'accommode malaisément d'un pâle reflet de la vie. Elle accepte les journaux intimes à la condition que leurs cendres recouvrent encore les braises ardentes des enthousiasmes géniteurs de vocations.

C'est, je pense, ce que Monsieur Roger Métaye attendait de moi lorsqu'il me demanda de relater les modestes souvenirs d'un bien modeste lépidoptériste.

J'aurais pu, comme beaucoup d'autres enfants, capturer des libellules, admirer les cétoines ou convoiter la légère beauté des papillons sans pour autant être contaminé par le virus de l'entomologie. Bien de mes camarades ont attrapé, comme cela était possible alors, des centaines de hannetons communs pour leur faire prendre un départ bruyant dans une classe que le maître eût désiré silencieuse et attentive. Ils n'ont pas été touchés pour autant par la grâce du collectionneur.

La chance a voulu qu'un de mes professeurs de l'école primaire fut, lui-même, amateur de papillons. Pendant les récréations, il nous montrait les insectes soigneusement étalés, ce qui nous permettait d'admirer leurs couleurs et de détailler leurs formes. Un enfant voit souvent ce que les grandes personnes ne voient plus parce que ses yeux sont neufs. Et puis, il nous racontait les péripéties de ses chasses, et nous trouvions à ses récits des accents d'épopée.

C'était en 1916; son père était chef de gare dans une modeste station de campagne, et autour de la cage de verre occupée par la lampe à pétrole qui, le soir tombé, illuminait le quai, les papillons nocturnes venaient se jeter. Il n'avait qu'à ramasser les Phalènes, les Sphinx et les Lichenées.

Ce bon Marcel Petit nous quitta un jour pour le séminaire et devint curé de Celles-sur-Ource; mais avant de partir, il me fit un cadeau magnifique : un étaloir, une boîte vitrée à fond de liège et quelques épingles. Cependant, la vocation ne se déclara pas tout de suite. De temps en temps, la Nature m'envoyait bien un petit appel amical. C'était un Sphinx du Tilleul venu se réfugier dans notre cuisine, ou un Mars changeant que je voyais planer majestueusement au-dessus d'un ruisseau; mais, il nous arrivait qu'en sortant du mois de Marie, mon frère et moi, nous allions ramasser les piérides du chou qui commençaient leur nuit sur les herbes folles croissant le long du mur de l'église, sans que, pour autant, la fameuse boîte vitrée se garnisse.

Je ne me souviens plus des événements qui déclenchèrent notre carrière de lépidoptéristes. Sans doute, en 1920, la nomination de notre oncle, le chanoine Louis Couturier, à la cure d'Amance, commune mi-forestière, mi-agricole de la forêt d'Orient.

Les papillons y abondaient, et, plusieurs années de suite, l'oncle curé invitait ses quatorze neveux et nièces, et leurs mamans, à venir passer les vacances dans le vaste presbytère.

Il n'est pas dans mon propos de vous relater les exploits de tous ces galopins lâchés dans un pays de cocagne, riche en écrevisses, en truites et en vairons, ni vous conter le ramassage des champignons ou la fabrication de céramiques à l'aide de la glaise généreusement donnée par les potiers du pays; simplement, je veux vous entretenir de notre collection naissante et du climat de poésie et de rêverie dans lequel nous plongeaient nos découvertes.

À dire vrai, le temps n'était pas venu où l'on bourre les enfants de livres d'histoire naturelle édités et illustrés pour eux, où la société leur facilite de mille manières la connaissance des sciences et des arts, sans pour autant réussir à les intéresser.

Sans être béotiens, il s'en faut, nos parents ne consacrèrent pas des sommes considérables pour faciliter notre nouvelle passion. On nous acheta, pour mon frère et moi, un modeste filet, manche en roseau et poche en tarlatane verte, dont nous nous servions tour à tour. Maman nous fournissait généreusement les épingles de sa boîte à ouvrage et nous recherchions le nom de nos prises dans le Larousse en sept volumes qui ornait les rayons de la bibliothèque familiale. Tout au plus, et nous lui en savons gré, papa nous confectionna un bocal à papillons. Pharmacien, il ne voulait pas confier à des gamins de douze ans le dangereux cyanure de potassium. Nous tuions nos insectes avec du chloroforme ou de l'éther, moins toxiques. Mon père avait fait traverser le bouchon d'un bocal par un tube cylindrique ouvert aux deux bouts et rétréci dans sa partie inférieure. Il l'avait bourré de coton hydrophile. Par le haut, on versait le chloroforme ou l'éther afin d'imbiber la ouate. On fermait le haut du tube par un petit bouchon ... et le poison faisait son effet. L'inconvénient était que nous avions parfois la main un peu lourde et que l'excès de liquide tachait irrémédiablement nos papillons.

Notre science était courte et nous fûmes longtemps à découvrir que l'imago, à part exception, n'apparaissait qu'à des dates déterminées pour une espèce déterminée.

Notre oncle comptait parmi ses paroissiens un instituteur en retraite qui collectionnait les insectes. Il nous avait donc emmenés un jour chez lui où nous avons pu admirer des papillons étalés "secundum artem".

Le maître d'école possédait en particulier de magnifiques Flambés qui suscitèrent notre convoitise. Nous n'en avons jamais vus à Amance, alors que, disait-il, ils y étaient fort communs. L'explication était que le temps de nos vacances ne coïncidait pas avec leur éclosion.

Quelles espèces de papillons avons-nous recueillies dans ce village ? Je me souviens de deux de nos découvertes.

Le premier Petit Sylvain que nous primes, volait sur la haie de ronces et de prunelliers bordant un agreste chemin, à la sortie du pays.

La découverte des premiers Vulcains nous valut de la part de notre

grand-mère une réprimande dont nous nous souvenons encore.

C'était un dimanche ! Après le déjeuner, nous avons fait un tour dans le fond du jardin pour satisfaire un besoin naturel dans l'édicule consacré à cet usage. De magnifiques pruniers, couverts de reines-claudes succulentes, prospéraient dans son voisinage. Nous nous apprêtions à compléter notre dessert à leurs dépens. Ô surprise, nous vîmes deux *Vanessa atalanta* se régaler du jus sucré des fruits éclatés au soleil. Nous avons pris à tout hasard notre filet. Las, nous étions trop petits et le manche était trop court car les papillons se tenaient dans les hauteurs. Nous attendions avec patience qu'ils veuillent bien se rapprocher quand le premier coup des vêpres sonna dans le clocher tout proche. En vain, notre aïeule nous appelait ... nous faisions la sourde oreille, plus tentés, je le confesse, de capturer des créatures que de glorifier le Créateur.

Cependant, nous fûmes obligés de rejoindre l'église. L'oncle avait déjà entonné le psaume "Deus in adiutorium meum intende". Nous étions en retard par notre faute. On ne manqua pas de nous le faire sentir car la discipline était sévère en cet heureux temps.

Les papillons, comme les autres insectes ... tout abondait alors.

Dès février, les Citrons, les papillons blancs et les Petites Tortues, au premier soleil, sortaient de leur léthargie. Et le printemps venu, cependant que chantait le coucou et que les primevères étaient en fleur, nous pouvions voir voler en abondance les Aurores, les diverses piérides et les premiers Argus. Puis, apparaissaient les Gazés, les Demi-Deuils et les Damiers qui pullulaient dans les prés humides de la vallée de la Seine. Enfin, les Mars et les Petits Sylvains que nous capturions sans problème lors de nos rares promenades en Traconne. Je ne me souviens pas y avoir remarqué, à cette époque, de Grands Sylvains. Sans doute, n'étions-nous pas sur place au bon moment.

Les luzernes en fleur regorgeaient de Belles-Dames, de Machaons et de Soucis. Nous avons même pris des Morios. Les Zygènes étaient abondantes comme la Zérène du Groseillier que nous capturions dans le jardin paternel ainsi que l'Ecaille chinée. Avec un peu de chance, nous mettions dans notre bocal les rapides Bombyx du Chêne et de la Ronce.

En pleine ville, nous avons trouvé un Grand Paon de nuit et même, sous le même arbre, un couple de Petits Paons. Les Lichenées mystérieuses nous attiraient beaucoup. Notre boîte en contenait plusieurs dont une bleue.

Il n'était pas question, à l'époque, de nous équiper de lampes à vapeur de mercure. Romilly était illuminé alors par les seuls becs de gaz. Nous ne manquions pas de regarder sous celui situé à proximité du calvaire, et qui était devenu un point stratégique. N'y avons-nous pas découvert, un matin, une Feuille morte que nous considérions comme la perle de notre collection.

Un jour de juillet, notre père nous communiqua un article sur la miellée, qu'il avait découpé dans un journal professionnel. Sa lecture nous plongea dans une sorte d'enchantement, un de ces rêves éveillés qui ravissent tous les enfants.

Nous voyions grouiller, comme si nous y étions déjà, sur l'écorce de l'arbre appâté, les espèces rares. Les Sphinx à tête-de-mort voisinaient avec les Grands Paons de nuit, et l'oeil rouge de la Lichénée bleue luisait, diabolique, à la lumière de notre lanterne sourde. Nous n'eûmes pas de cesse que maman nous donne les précieux ingrédients composant cette "potion magique" : le rhum, le miel et la bière. Je crois que la chère femme ne nous pardonna jamais le gaspillage de ces denrées de choix.

Par contre, elle se refusa à nous délivrer des pruneaux et des pommes tapées que l'auteur de l'article conseillait d'imbiber de mixture et de disposer en guirlandes.

Restait à étaler l'appât ! Dieu qu'il sentait bon ! Papa nous avait donné la permission de minuit; mais, à dire vrai, nous étions du genre peureux et hésitions à nous perdre dans les bois marécageux de la vallée de la Seine, ou même dans cette sapinière qui s'étalait alors au flanc de la "Montagne des Hauts Buissons", modeste butte témoin de 92 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Nous avions remarqué, au sommet de cette colline, un vaste champ de luzerne, fauché depuis peu et qui avait gardé ses "perroquets", bâtis de bois sur lesquels le cultivateur avisé d'alors faisait sécher le fourrage.

Sur ceux des supports, situés à proximité de la "Petite Garenne", nous allâmes déposer l'odorante liqueur. La soirée nous parut longue. Sur le coup de minuit, munis d'une lampe électrique voilée de rouge, de notre filet et du fameux bocal au chloroforme, un peu angoissés mais le coeur rempli d'espoir, nous marchions sur la route des "Hauts Buissons".

Hélas ! Les papillons de nuit n'étaient pas au rendez-vous. L'endroit était-il mal choisi ? La liqueur mal appliquée ? Notre persévérance trop courte ? Toujours est-il que pas même une modeste Phalène ne gisait, soûlée de miel et de rhum, comme une grive grisée de raisin.

Qu'est devenue cette collection primitive ? Les insectes prédateurs la dévorèrent et il n'y avait rien à regretter car les papillons - dont certains sont devenus rares dans notre région - étaient mal étalés. Personne ne nous avait montré à le faire et nous n'avions ni pinces, ni aiguilles, ni épingles, ni étaloirs à notre disposition.

Entre temps, nous étions passés dans les grandes classes du collège ... puis, la Faculté nous avait accueillis. Nos préoccupations étaient devenues autres. Mais nous conservions au fond du coeur le lancinant regret de notre passion enfantine. En étudiant la mythologie, ou en traduisant les textes grecs ou latins, nous retrouvions les noms d'espèces jadis convoitées.

Vulcain n'était pas seulement pour nous le dieu boîteux, époux trompé de la belle Vénus, mais aussi le papillon voletant parmi les reines-claude de l'oncle curé.

Parlait-on de Mars ? Nous n'évoquions pas seulement le beau guerrier, empanaché et séducteur, mais aussi le vol plein de majesté de l'*Apatura iris*, aux couleurs changeantes.

Et quand on nous apprenait que les Sylvains et les Satyres poursuivaient de leurs assiduités les Naïades et les Dryades, nous songions au vol incertain et plein de fantaisie du *Satyrus semele*.

C'est dire que notre passion de lépidoptéristes n'était pas morte et qu'elle renaîtrait à la première occasion favorable.

Ce qui fut ... mais c'est une autre histoire.

25, rue des Champs-Élysées, 10100 Romilly-sur-Seine

La campagne se vide peu à peu de ses papillons : chaque printemps, chaque été, apportent leur lot d'espèces éteintes en certaines régions. Après avoir résisté, durant des dizaines de millions d'années, à toutes les modifications génétiques, biologiques, pathologiques et climatiques qu'ils ont connues, les papillons, qui ont vu l'Homme faire ses premiers pas sur la Terre, s'en vont "sans bruit, sans tapage, en silence" (V.J. STANEK).

Roger VOLAT

Cah. de Liais., OPIE, 16 (1), 1983 : 7.